

NOROBOAM

Pendant quelque temps, Manaïl revit souvent en pensée le paysage dévasté que lui avait montré la déesse, tentant sans succès de donner un sens aux paroles d'Ishtar. Mais à mesure que les mois passaient, l'événement lui parut de moins en moins plausible. Pourquoi une divinité toute-puissante, si occupée en cette période des semailles, aurait-Elle gaspillé de son précieux temps à s'intéresser à lui ? Il n'était rien. Tout le monde se fichait de lui. Pourquoi en aurait-il été autrement avec Ishtar ? Il n'était que « le poisson ». La veille de l'apparition, il avait reçu une pierre sur la tête. Le choc l'avait sans doute sonné plus qu'il ne l'avait cru et il avait eu une hallucination, raisonna-t-il. Comme lorsque le temps avait semblé s'arrêter.

Sa vie reprit son cours normal et s'écoula au rythme du chapardage quotidien de nourriture, des coups reçus lorsqu'il n'était pas

assez rapide pour les esquiver, des quolibets et des insultes. Chaque soir le trouvait recroquevillé dans un nouveau coin sombre où il espérait dormir en paix puis recommencer le lendemain.

Il n'en alla pas de même du doux souvenir de la sublime jeune fille si digne et altière dans sa tunique immaculée. Envoûté, Manaïl ne pourrait jamais oublier ce regard qui l'avait touché droit au cœur. Pour le reste de sa vie, il chérirait l'image de son sourire radieux. Mais les vierges d'Ishtar étaient sacrées et personne ne devait même leur adresser la parole, de crainte de les souiller à jamais.

Arriva un soir du mois d'Abu¹, quatre mois après les festivités. Les premières récoltes étaient terminées et l'abondance avait recommencé à régner. Les marchés regorgeaient de pain, de légumes, de fruits et de denrées venus de tous les coins de l'Empire et au-delà. Le garçon mangeait à sa faim sans trop de difficulté, ce qui lui laissait beaucoup de temps pour autre chose.

La nuit était tombée depuis quelques heures. Manaïl n'était pas pressé. Dans la fraîcheur du soir, il déambulait au hasard, cherchant un endroit pour dormir tout en

1. Juillet.

guettant d'éventuels tortionnaires. Il aboutit dans un quartier d'artisans, à l'extrémité de la ville, où il n'allait que rarement. Il s'arrêta un instant, songeur, pour admirer un tour de potier devant une maison. Malgré son infirmité, il était assez habile de ses mains. Son père lui avait appris à manier les outils du constructeur et il l'avait souvent accompagné sur les chantiers. Il était débrouillard et il apprenait vite. Il aurait fait un excellent artisan, il en avait la certitude. Il aurait pu avoir une maison, même toute petite, et gagner sa vie honorablement au lieu de voler pour survivre. Si seulement quelqu'un lui donnait une chance...

Le croassement d'un corbeau interrompit ses tristes rêveries. Le garçon leva les yeux à la recherche de l'oiseau et le repéra, perché sur le toit d'une maison, tout près. Son cœur se serra. C'était le même que durant la procession, il en était sûr.

— Encore toi ?

La bête le regardait intensément et, l'espace d'un instant, Manaïl eut l'impression que ses yeux jaunes brillaient de malice.

— Tu vas fiché le camp, à la fin, sale bête ? dit-il en faisant un geste de la main pour effrayer l'animal.

Pour toute réponse, le corbeau croassa à nouveau, l'air arrogant, et battit agressivement

des ailes. Puis il lança un dernier cri rauque et s'envola. Distrait, Manaïl entendit trop tard les pas feutrés qui s'approchaient derrière lui. Il allait se retourner lorsqu'il reçut un violent coup sur la tête et s'effondra. À demi conscient, il sentit qu'on le saisissait sous les aisselles et qu'on le traînait sur le sol. Le croassement du corbeau fut la dernière chose dont il eut conscience avant que la nuit envahisse son esprit.



Lorsque Manaïl rouvrit les yeux, une vive douleur lui traversa la tête et fit apparaître des points multicolores devant lui. Le phénomène s'estompa et il eut beau écarquiller les yeux, il ne vit que du noir. Désorienté, il tenta de se relever, mais n'y parvint pas. Il était couché sur le dos, sur quelque chose de dur et de froid. Des liens retenaient ses poignets et ses chevilles. Une puanteur immonde lui envahit les narines. Retenant son souffle, Manaïl tendit l'oreille. Des pas, légers comme l'air, semblaient s'approcher de lui sur sa gauche.

– Il y a quelqu'un ? demanda-t-il d'une voix empâtée.

– Le tout pftetit est réveillé ! fit une voix grinçante et nasillarde tout près. Le héros a fait un gros dodo !

Manaïl sentit sur son visage un souffle chaud et nauséabond. Dans le noir, quelqu'un se tenait près de lui. La respiration de l'individu produisait un bruit visqueux. Le garçon tourna la tête de l'autre côté.

— Qui êtes-vous ? Où suis-je ? demanda-t-il, apeuré.

— Je suis Noroboam, dit la voix, tout près dans le noir. Noroboam l'Araméen.

— Laissez-moi partir.

— Ppartir ? Oh non ! Oh non, oh non, oh non ! Maintenant que je t'ai attrapé, je ne vais surtout pas te perdre ! Non, non, non, non, non. Sinon, Mathupfolazzar ne serait pas content. Pas content du tout. Houuuuuu...

Manaïl sentit quelque chose de froid remonter avec nonchalance sur son ventre, puis parcourir sa gorge d'une oreille à l'autre. La lame d'un poignard ? Une griffe ? Il n'aurait pu le dire. Le gloussement sadique qui suivit lui donna des frissons dans le dos.

Dans le noir, il entendit l'homme s'éloigner de lui. La mèche d'une lampe grésilla. Une petite flamme apparut, vacilla et une faible lumière remplit la pièce. Manaïl étira le cou pour examiner l'endroit où il était retenu prisonnier. Dans la petite maison d'une seule pièce régnait un fouillis inouï. Hormis la table sur laquelle on l'avait attaché, les seuls meubles étaient une vieille couchette basse et un

petit tabouret. Des tablettes d'argile couvertes d'écriture étaient empilées un peu partout dans un équilibre précaire. Les murs étaient couverts d'étranges symboles dessinés au charbon ou peints en rouge. Au centre d'un cercle de pierres disposé à même la terre, les restes d'un feu de cuisson avaient refroidi depuis longtemps. Tout autour, le sol était jonché d'une multitude de petits ossements. Avec horreur, Manaïl constata qu'il s'agissait de carcasses de rats. Une multitude de rats, qui avaient été rôtis puis mangés.

Mais tout cela n'était rien en comparaison de la créature repoussante qui se tenait devant lui, une expression qui frôlait l'extase sur le visage. L'homme semblait aussi vieux que la grande ziggourat. Son dos voûté le forçait à marcher plié en deux. Ses cheveux blancs, gras et emmêlés, lui descendaient jusqu'aux cuisses. Ils encadraient ce qui n'avait plus de visage que le nom. On aurait dit que des insectes en avaient dévoré tout ce qui dépassait. Là où son nez aurait dû se trouver, il n'y avait qu'une ouverture triangulaire d'où s'échappaient un mucus gluant et une respiration sifflante. Ses paupières disparues laissaient perpétuellement ouverts des yeux recouverts d'un épais film laiteux qui ne voyaient plus depuis des décennies. Ses lèvres décharnées retroussées en une

grimace permanente expliquaient l'étrange prononciation du personnage. Elles laissaient paraître des gencives épaisses et quelques dents gâtées. Ses mains n'étaient plus que d'affreux moignons dont tous les doigts, sauf le pouce et l'index, s'étaient détachés. « La lèpre », réalisa Manaïl, un frisson de terreur lui parcourant le dos. Cet homme avait la lèpre ! Il ignorait comment on attrapait cette maladie, mais il savait qu'on ne devait pas approcher ceux qui en étaient porteurs.

Vêtu d'une simple peau de bête crasseuse retenue à la taille par un cordon, l'individu avait le torse et les pieds nus. D'une maigreur squelettique, son corps était recouvert de plaies ouvertes d'où s'écoulait un pus épais et jaunâtre. Manaïl eut un haut-le-cœur et détourna la tête pour vomir.

— Oh ! Le pfeetit héros a le cœur bien fragile ! Je sais, Noroboam l'Araméen n'est pfas beau ! dit l'homme, son visage se déformant en un rictus qui était sans doute un sourire. Pfas beau du tout ! Hou hou hou !

Au son du rire dément qui suivit, un croassement résonna. Manaïl chercha le corbeau de malheur des yeux et le trouva sur un perchoir, dans le coin le plus éloigné de la pièce. Les yeux jaunes et malfaisants de la bête étaient rivés sur lui. Si un oiseau avait pu sourire, celui-ci l'aurait fait. Noroboam se

dirigea d'un pas étonnamment alerte vers le corbeau et lui caressa la tête avec le moignon qui restait de sa main gauche.

– Oui, mon bon Shaïtan, roucoula-t-il. Tu as bien fait. Sans toi, je n'aurais jamais su qu'Ishtar s'était adressée à ce pfetit. Ce tout pfetit pfetit! Hi! Hi! Hi! Tu mérites une récompense.

L'homme enfonça l'index qui lui restait dans une des plaies béantes recouvrant son avant-bras et en tira un gros asticot blanc avec son ongle. Il tendit la bestiole frétilante au corbeau, qui ouvrit tout grand son bec et la reçut en battant des ailes avant de l'avaler d'un trait.

– Que me voulez-vous? s'écria Manaïl en s'agitant sans succès. Si je vous ai volé quelque chose, c'était seulement parce que j'avais faim! Je vous demande pardon! Je travaillerai pour vous rembourser. Mais ne me faites pas de mal.

– Ha! Ce que tu pfossèdes, pfetit, tu ne pfeux pfas me le donner. Hé hé hé hé! Je dois te le pfrendre! Te l'arracher! répondit l'affreuse créature. Avec un couteau!

Le lépreux se dirigea vers une pile de tablettes d'argile et se mit à y fouiller, touchant l'écriture du bout du doigt pour en décoder le contenu en marmonnant.

— Au secours! cria Manaïl de toutes ses forces. Au secours! À l'aide!

— C'est ça! Crie, pfetit héros! dit Noroboam sans se retourner. Dans ce quartier, les gens se mêlent de leurs affaires. Ppersonne ne viendra t'aider. Tu es à moi! À moi et à Mathupfolazzar!

Lorsqu'il eut trouvé la tablette qu'il cherchait, le vieil homme émit un grognement satisfait, revint auprès de Manaïl et la déposa près de lui.

— D'abord, Shaïtan, mon mignon, il faut s'assurer que c'est bien lui, babilla-t-il au corbeau. Il ne faudrait pfas faire erreur, n'est-ce pfas? Mathupfolazzar serait très fâché!

À l'approche du visage hideux tout près du sien, Manaïl fut frappé de plein fouet par une forte odeur de putréfaction et il dut ravalier un haut-le-cœur. Sans prévenir, le lépreux lui empoigna la main droite, la tâta et la lâcha. Il saisit la gauche et recommença son manège, écartant les doigts et tâtant minutieusement les peaux qui les liaient. Il grommela en hochant la tête, se leva et se mit à danser sur place en tourbillonnant sur ses frêles jambes.

— Pfoisson! s'écria-t-il d'une voix forte. Pfoisson, pfoisson, pfoisson! Honhonhonhonhon! Tu es l'enfant-pfoisson! Tu es l'Élu! Je t'ai trouvé! Je t'ai vraiment trouvé!

Il s'arrêta net. Dans ses yeux vitreux brillait une exaltation démente. Il se dirigea vers un coin de la pièce et saisit un couteau de bronze qui y était suspendu par une lanière de cuir attachée au manche. Puis il revint vers Manaïl en gloussant et fendit sa tunique en deux, ne lui laissant que son vieux pagne crasseux.

Désespéré, l'orphelin sentit une incontrôlable panique l'envahir et se débattit contre ses liens. En caquetant, l'affreux vieillard se pencha sur le torse nu du vagabond et lui entailla la chair. Indifférent à ses cris de douleur, le lépreux se concentrait sur son travail, la langue pincée entre les gencives édentées. Manaïl se cabra. Il sentait son sang couler le long de ses côtes et s'accumuler sous lui, sur la table. Lorsque son affreux travail fut achevé, Noroboam se releva et recula d'un pas. Une larme perla au coin d'un œil et descendit sur sa joue pour aller se perdre dans la saleté immonde de sa barbe. Il inspira profondément, son souffle faisant rouler les glaires visqueuses qu'il cracha sur le sol. Puis il leva le couteau au-dessus de Manaïl et se mit à psalmodier d'une voix monocorde en se balançant d'avant en arrière.

— Ô Nergal, dieu des Enfers et de la Destruction, honnhonhon, de la Maladie et de la Guerre, accueille ce sacrifice. Reconnais le

travail de ton serviteur et de ses frères, et réserve-leur une pflace auprès de toi à l'avènement du Nouvel Ordre!

Le couteau s'abaissa. Pendant cet ultime instant, Manaïl trouva le moyen de regretter la vie de misère qui se terminait si tôt. Sa dernière pensée fut pour son père et sa sœur, qu'il irait maintenant rejoindre dans le Royaume d'En-Bas. Peut-être sa mère s'y trouvait-elle aussi ?

Tout à coup, une voix résonna.

— Noroboam !

Le vieillard arrêta son geste et, le couteau toujours suspendu au-dessus de Manaïl, il tourna la tête. Ses yeux aveugles s'agrandirent de surprise et de rage.

— Même vieillie, je reconnaîtrais cette voix entre mille. Toi ! cracha-t-il d'une voix remplie de haine. Tu es ici ?

— Laisse cet enfant, ordonna la voix. Il ne t'appartient pas !

De sa position, Manaïl ne put voir ce qui se passait. Le lépreux disparut de son champ de vision. Quelque part dans cette horrible maison de fous, on luttait en silence. Tout à coup, Noroboam hurla de douleur. Puis Manaïl perdit conscience.



La vierge d'Ishtar s'éveilla en sursaut, ruisselante de sueur et haletante. Elle avait rêvé que... Non. Ce n'était pas un rêve. Le garçon avait couru un grave danger. Elle le ressentait dans sa chair. Heureusement, il avait été secouru. Pour l'instant, il était en sécurité. Mais elle devait le retrouver coûte que coûte. L'enjeu était si grand. Elle n'avait pas le droit d'échouer.

Seule dans sa petite cellule, elle s'agenouilla et pria avec une ferveur renouvelée pour que ses pas et ceux de ce garçon se croisent.